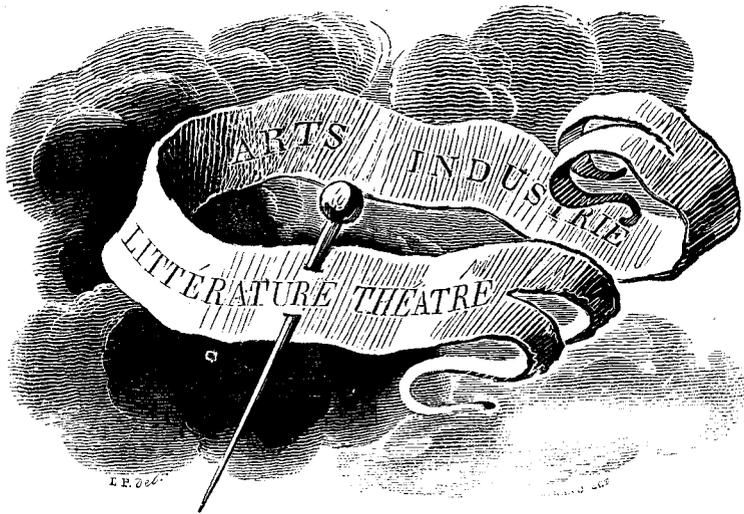


N° 33.

1<sup>re</sup> Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



JEUDI

14 Mai 1835.

ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.

## L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

### FACULTÉ DES SCIENCES.

#### *Cours de zoologie.*

Dans la leçon de samedi 9 mai, M. Jourdan a fait part au public du résultat de ses recherches sur les carnassiers, recherches qui lui ont permis d'établir une classification bien plus satisfaisante que celle des zoologistes qui l'ont précédé dans cette voie. Si on cherche à appliquer à chacune des espèces de cette classe de mammifères les caractères fondamentaux donnés par les auteurs de la progression exclusive sur le tarse ou sur les phalanges, on trouve bientôt qu'il en est un grand nombre auxquels ces caractères ne peuvent être assignés, et qui par conséquent ne peuvent être rangés ni dans les plantigrades, ni dans les digitigrades. M. Jourdan a le premier entrevu cette lacune, il a cherché à la combler en créant une classe intermédiaire à laquelle il a donné le nom de semi-plantigrade. Le caractère de la progression, bien que suffisant pour justifier une nouvelle classification, n'est pas le seul qui vienne à son appui; les mœurs, l'habitude extérieure même, établissent entre les espèces un lien d'analogie qui les distingue de celles qui n'appartiennent pas à cette classe. Nous ajouterons que cette nouvelle classification porte le cachet d'une observation profonde et éclairée, en ce qu'elle consacre un principe de philosophie naturelle que l'on parviendra sans doute à appliquer à tous les êtres organisés, nous

voulons parler de l'ordre progressif (*Ordo progressivus* de M. de Blainville). En effet, du premier au dernier des genres qui la composent, il existe une gradation régulière; de telle sorte, que plus un genre s'éloigne du premier rang, plus aussi il s'éloigne des caractères des plantigrades, et plus il se rapproche de ceux des digitigrades.

M. Jourdan divise la classe des *semi-plantigrades* en deux familles. La première, à laquelle il a donné le nom d'*Ichneumons*, qui est aussi celui d'une espèce, se compose d'animaux vivant sur le bord des eaux des fruits de la guerre qu'ils font aux reptiles, aux crocodiles en particulier, en détruisant leurs œufs et non en se jetant dans leurs corps pour les dévorer, comme on l'a cru long-temps. Les monumens égyptiens nous ont transmis des preuves du culte dont ils étaient l'objet sur les bords du Nil. Cette famille renferme les quatre genres suivans: le *Suricate*, le *Mangue*, l'*Atilace*, le *Mangouste*. Leurs caractères ont été tracés avec détail. Le professeur a montré une nouvelle espèce du genre *Mangouste* qui n'a pas encore été nommée; car il y a peu de temps qu'elle a été apportée à M. Isidore Geoffroy-St-Hilaire. M. Jourdan laisse à ce naturaliste le soin de lui choisir un nom. La seconde famille a reçu également une nouvelle dénomination, celle d'*Hémigales*, à cause de la ressemblance qui existe entre elle et la famille des chats, dans l'aspect et le coloris du pelage; d'ailleurs, plusieurs des espèces sont désignées dans quelques auteurs, sous le nom de chat. Les mœurs des *Hémigales*

diffèrent peu de celles des *Ichneumons* ; en général, cependant, ils sont plus carnivores ; ce qui est en harmonie avec le principe dont nous avons parlé. Les habitans des contrées où ces animaux se rencontrent, en élèvent dans leurs demeures pour détruire les rats ; ils recueillent aussi une substance sécrétée dans une poche particulière, de consistance oléagineuse, répandant une odeur forte de musc. Cinq genres forment cette famille, ce sont les genres *Gymnuce*, *Paradoxure-Hémigale*, *Genettes*, *Civette*. Les zoologistes jusqu'à ce jour n'en reconnaissent que quatre. M. Jourdan en a introduit un nouveau dans la science ; c'est celui qui porte le nom d'hémigale. Une seule espèce le compose. Cet animal cédé à M. Jourdan, pendant son séjour à Londres, par un matelot arrivant des îles Philippines, est remarquable par son pelage d'une couleur jaune clair, par de larges bandes transversales d'un brun foncé, qui recouvrent le dos et les deux parties latérales de l'abdomen. Il n'a que deux mamelles très-rapprochées des régions inguinales, on ne trouve chez lui aucune trace de l'organe qui chez les espèces des autres genres sécrète le fluide odorant ; sa dentition le rapproche des makis ; car il est à la fois insectivore et frugivore.

J. P.

#### GYMNASÉ.

Le Gymnase de Paris réunissait avant la révolution de juillet tout ce que Paris avait de familles nobles et riches : il était alors ce que les Italiens sont devenus depuis. Scribe choisissait pour le public distingué, des scènes qui se passaient toujours dans un monde élégant. Les acteurs d'abord aussi maniérés que leurs spectateurs le furent beaucoup trop : le mieux devint l'ennemi du bien ; et leur talent ne les mit pas au-dessus de la critique. Dans le *Diplomate*, M. Alexandre nous a paru trop affecté ; aurait-il pris à tâche d'imiter le genre du Gymnase ? Peut-être cet acteur nous a-t-il paru trop musqué, parce que ses camarades l'ont bien peu secondé. Ils ont joué cette pièce en bons bourgeois. Nous espérons que la première fois qu'on la redonnera les rôles seront mieux appris.

Dans *Être aimé ou Mourir*, M. Alexandre a été acteur consommé ; M<sup>me</sup> Herdliska s'est montrée meilleure que jamais : ces deux artistes feront courir Lyon, tous deux entendent très-bien la scène. Ils ont de l'âme et sont gens de bonne compagnie. Il faut placer à côté d'eux M. Danguin, dont on ne saurait trop signaler dans cette pièce le ton naturel et l'excellent jeu.

Nous devons prévenir M. Constant que depuis ses débuts il ne s'est pas montré ce qu'il peut être, et qu'on est en droit d'attendre mieux de lui.

M<sup>lle</sup> Baudoin devrait penser que ce n'est pas le nombre de pièces dans lesquelles elle tient une place, qui peut contribuer à la rendre actrice. C'est l'étude sérieuse de ses rôles qui lui donnera seule l'habitude de paraître pénétrée quand elle joue une scène d'amour ;

il doit lui être impossible de faire des progrès en donnant à un travail de mémoire autant de temps qu'elle est obligée de le faire.

*Mardi*. Le rire s'était implanté au Gymnase depuis la première pièce jusqu'à la quatrième ; c'était de la gaieté de bon aloi, le jeu franc de Barqui dans *Made-moiselle Marguerite* et dans *les Gants jaunes* a surtout excessivement amusé. Vizentini dans *les Femmes d'emprunt* avait à lutter contre le souvenir de Breton, il l'a fait avec bonheur, mais sa physionomie qui le sert moins laisse à désirer dans les scènes muettes ; il a été mieux dans *Pourquoi*, où M<sup>me</sup> Faivre rit avec un talent si parfait, que c'est à en dérider le front du plus soucieux misanthrope, il faut ajouter que cette actrice joue aussi bien qu'elle rit. Nous devons des éloges à M<sup>lle</sup> Augustine, qui depuis quelque temps fait des progrès sensibles, elle a montré de l'aisance et du naturel dans *les Femmes d'emprunt* et dans *les Gants jaunes*.

#### LE BÉNÉDICTÉ DE SAINT-QUENTIN.

Que ce titre ne vous effraie pas, belles et gentilles lectrices ! Il ne s'agit pas ici de ce *bénédicté* tout affublé de latin que vos aïeules récitaient encore avec une si grande ferveur au commencement de chacun de leurs repas. Éclos d'une pensée religieuse, celui-là, après s'être échappé du monastère, vint heurter à la porte de chaque foyer domestique, et prit place à table comme un membre de la famille. Admis d'abord comme une nécessité, il fut ensuite conservé comme une habitude, jusqu'à ce que l'indifférence l'eût rendu une inutilité, et que la civilisation en eût fait exclusion complète en le restituant aux ordres monastiques.

Celui dont j'ai à vous parler, naquit au contraire d'une pensée d'amour. Bien que son observance ne se pratiquât que dans une seule de nos provinces, la civilisation cependant ne l'a guère mieux traité que son frère aîné. Lui, qui fut au temps jadis si fêté par la noblesse, si choyé par la bourgeoisie, si caressé par tous ; hélas ! à l'heure où je vous parle, le nombre de ses adorateurs est bien minime. Lui aussi a été tué par l'indifférence.

Voici, ce qu'à propos de son origine, je suis parvenu à déchiffrer, il y a peu de jours, sur un parchemin appartenant à la bibliothèque d'une de nos villes de Picardie.

Au temps où le Saint-Quentinois était appelé le Vermandois dans l'histoire, il existait à Saint-Quentin (vers 1250 environ), une dame à la blonde chevelure et aux yeux bleus, dont la beauté était devenue proverbiale dans cette ville. Raoul IV, comte de Soissons et du Vermandois, poétiseur aux fraîches inspirations, en devint éperdument amoureux. La chronique ne dit pas si la gente dame octroya au noble chevalier le don d'amoureuse merci ; mais elle ajoute qu'un jour le comte donna à Saint-Quentin un splendide repas, où assistait à sa gauche — le côté du cœur — la dame de ses pensées.

Avant de toucher à aucun mets. Raoul proposa aux convives, au lieu de réciter en commun le *bénédicté* d'habitude, d'en dire un de sa façon. Se doutant qu'il s'agissait de quelque joyeuse chansonnette de la façon du sire, pages, varlets, écuyers et chevaliers ne demandèrent pas mieux. Le comte se prit alors à chanter, d'une voix galante, une ballade tout nouvellement rythmée en l'honneur de sa mie; à chaque strophe revenait ce refrain :

Ah! belle blonde  
 Au corps si gent!  
 Perle du monde  
 Que j'aime tant!  
 D'une chose ai bien grand désir...  
 Eh! c'est un baiser vous tollir!

et ce refrain devenait pour chaque preux le signal d'accoler sa voisine *en bon an, bonne étrenne*.

Si le comte Raoul y trouva son avantage, ses chevaliers ne parurent pas non plus mécontents des profits qu'ils en retirèrent; car il n'en fut pas un seul qui, de retour en sa châtellenie, ne s'empressât d'y mettre en usage un *bénédicté* si facile à réciter.

Tant que les cœurs furent simples et les mœurs naïves, cette coutume, que l'on baptisa du nom de *Bénédicté de Saint-Quentin*, par honneur pour la dame qui l'avait inspiré, se perpétua bien religieusement de génération en génération, et la cérémonie des baisers survécut intacte long-temps après que les habitans du Vermandois eurent perdu de souvenir la chansonnette du comte Raoul de Soissons.

Il y a quelques années encore, il n'existait pas de réunions de famille dans le Saint-Quentinois, sans que chaque convive, après avoir pris place à table, ne s'empressât de donner à sa voisine le baiser d'amitié. C'était un concert dont les motifs devaient aller droit au cœur, que celui-là, où des lèvres amies faisaient seules entendre leur clapement harmonieux! c'était-là aussi une sainte et vénérable coutume, trop empreinte d'une franche cordialité et d'une sincère fraternité, pour qu'elle pût se maintenir au milieu d'un monde où l'égoïsme fait trop souvent battre le cœur.

Aujourd'hui que la plupart de nos vieilles coutumes sont perdues, que nos usages nationaux disparaissent de nos mœurs, que nos traditions populaires s'effacent chaque jour de nos souvenirs, que nos croyances mêmes tombent une à une sous la faux de la civilisation, le *Bénédicté de Saint-Quentin* ne devait pas échapper à la destinée commune... A peine si maintenant on le retrouve encore dans quelques familles patriarcales de la province qui l'a vu naître.

JULES BRISEZ.

#### LE JOURNAL DES DÉBATS A PROPOS DE BÊTES.

Depuis quelque temps la bête donne beaucoup dans les colonnes des journaux. C'est le *Journal des Débats* qui se charge plus particulièrement aujourd'hui du culte

de la bête. Autrefois c'était le *Constitutionnel*, où même depuis 1830, on avait cru remarquer une recrudescence de bêtes. Aujourd'hui le patriarche a repris sa vieille faucille, son antique serpe et sa primitive ratissoire, il néglige la bête; et la bête laissée disponible, aurait couru le risque d'être à jamais perdue, si le *Journal des Débats* ne s'était empressé de se l'assimiler.

Pour mon compte, j'en suis bien aise. Ce n'est pas que le *Constitutionnel* ne se tirât à merveille de la bête. Ah! fichtre! en fait de bête, le *Constitutionnel* laissera un impérissable souvenir. Mais le *Journal des Débats* me paraît encore mieux placé pour cette exploitation, et ses relations intimes font supposer qu'il possède déjà une certaine expérience des bêtes.

Trois bêtes figuraient naguère dans un seul numéro du *Journal des Débats*, je dis trois bêtes, sans compter le reste.

La première bête était un brochet dont voici la lamentable histoire :

Ce brochet encore au berceau avait été jeté dans un étang à la rentrée des Bourbons. Depuis ce jour, il avait été oublié par les propriétaires.

Le jour de la St-Philippe, une jeune fille se lavait les mains dans l'étang ci-dessus; le *journal* ne dit pas si c'était pour se rendre plus propre à célébrer la solennité du jour; tout-à-coup elle se sent saisir par la jambe; c'est un énorme poisson qui la lui englutit toute entière; la jeune fille aurait été infailliblement avalée dans toute son étendue, sans une circonstance fortuite, à savoir que son corps s'est trouvé plus gros que sa jambe, et par conséquent, n'a pu passer dans la gueule du vorace animal. Le poisson, arrêté par cet obstacle, avait déjà pris le parti de s'en tenir à la jambe et d'attendre patiemment qu'elle fût digérée pour se séparer du reste du corps, lorsque les cris de la jeune fille firent accourir des villageois qui tirèrent loin du bord la jeune fille et le poisson y contigu. On reconnut le brochet qui avait employé ses vingt années de solitude à devenir monstrueux. Pour mettre fin à la collision fatale de l'enfant et de l'animal, il ne restait que deux moyens: — ou dégager la jambe en coupant le brochet, ou dégager le brochet en coupant la jambe. C'est au premier moyen qu'on s'est arrêté, on a coupé le brochet, qui, comme le fait remarquer le *Journal des Débats* était en effet bien *coupable*.

La seconde bête est un souffleur, autre poisson. Cet infortuné, dans une promenade en mer, s'était égaré dans les eaux de la Garonne, et en cherchant son chemin, il s'est fourvoyé dans la Dordogne; de la Dordogne en voulant toujours s'orienter, il avait passé dans une petite rivière et de cette petite rivière, il s'était engagé dans une petite rigole de six pouces de large, servant à l'irrigation d'un pré. C'est là qu'il a été pris. Cet énorme animal a vingt-quatre pieds de long et pèse deux mille quatre cent treize livres. On a voulu le promener en triomphe dans Périgueux; mais il était trop large pour passer dans un grand nombre de rues.

Le *Journal des Débats* dit que cette aventure de souffleur s'est passée le 19 avril. Quel poisson d'avril!

Voici la troisième et dernière histoire de bête. Un habitant de Châlons avait placé dans le tiroir de son secrétaire un billet de banque et une forte somme d'argent. Le lendemain, le billet avait disparu.... Ce ne pouvait être un voleur qui l'avait pris, puisque l'argent était demeuré intact. Le propriétaire fit démonter son secrétaire, et trouva derrière, une nichée de ces insectes qu'on appelle vulgairement *cafards*. Ces polypèdes avaient rongé le billet presque tout entier.

Le *Journal des Débats* dit qu'on s'est empressé de tuer ces animaux. On a bien fait; en premier lieu, parce qu'ils coûtent trop cher à nourrir; en second lieu, parce que nous avons bien déjà assez de cafards qui grugent notre argent.

Tel est le résumé d'une des plus importantes excursions du *Journal des Débats*, dans la carrière animale.

Pour extrait conforme,  
*L'Épingle.*

### GRAND-THÉÂTRE.

Rentrée de M<sup>me</sup> CLAIRANSON. Premier début de M<sup>me</sup> JOIGNY.  
Les Enfants d'Édouard. M<sup>me</sup> DUTERTRE.

Ce premier début d'un premier rôle dans le drame a eu lieu devant les banquettes, ou à peu près. L'indifférence aurait-elle remplacé le bruit et les cabales?... Ce serait encore de plus mauvais augure pour le sort de notre première scène. Pauvre drame et pauvre comédie, que deviendrez-vous!... M<sup>me</sup> Joigny a de la tenue; un organe agréable, mais peu puissant dans les scènes qui demandent de l'éclat. Dans le rôle de Lady Grey, M<sup>me</sup> Joigny nous a paru en état de remplir son emploi d'une manière assez satisfaisante. M<sup>me</sup> Dutertre a très-heureusement représenté le jeune roi Édouard. Le ton un peu froid de cette actrice s'accordait assez avec la préoccupation du jeune prince appelé à régner. M<sup>me</sup> Fouché a fait ce qu'elle a pu dans le rôle de Richard; il lui faut encore de l'étude et du temps pour pouvoir beaucoup.

M<sup>me</sup> Clairanson avait fait la veille sa rentrée par le rôle de *Lisette des Jeux de l'Amour et du Hasard*. On devait plus d'accueil à cette estimable actrice, qui n'a rien perdu de sa bonne et pure diction et de ses excellentes manières.

*Mardi*. Un de ces jageurs dont le goût se forme sur les quais et sur les boulevards, avait sans doute emprunté l'harmonica de M<sup>me</sup> Marguerite du Gymnase, pour manifester d'une manière qu'il trouvait neuve et délicate, son opinion sur la représentation; cela peut être charmant dans les mœurs et le caractère de l'amateur *harmonique*, mais pour les gens qui se respectent et qui savent respecter la scène, cette manifestation est plus que ridicule, elle est inconvenante. La petite comédie du bon Andrieux méritait un autre hommage,

et les artistes qui l'ont rendue avaient le droit d'attendre de la part du public une protestation plus énergique contre une démonstration aussi déplacée.

*Fra-Diavolo* a fourni l'occasion d'applaudir M<sup>me</sup> Dé-rancourt. L'opéra a maintenant deux bons comiques en MM. Lecerf et André. M. Sylvain a grand besoin de surveiller sa manière de chanter, sa voix tout agréable qu'elle soit, ne le dispense pas des lois de la mesure, M. Sylvain est bon, très-bon, mais il peut encore devenir meilleur; nous désirons que ce soit ici et à notre profit.

DEUXIÈME COURS

D'ORTHOGRAPHE ET DE LANGUE FRANÇAISE,  
EN 25 LEÇONS.

SÉANCE PUBLIQUE.

Le Dimanche 17 Mai, à dix heures, au palais St-Pierre.

Cette méthode, d'une simplicité et d'une clarté incontestables, reconnues par toutes les personnes qui ont assisté aux séances précédentes, et justifiées par les progrès des élèves du premier cours, ne peut manquer d'attirer l'attention de tous ceux qui désirent s'instruire en peu de temps sur les difficultés ordinaires que présente l'usage de la langue française écrite et parlée. Réduire à 25 leçons l'étude de ces difficultés, et mettre cette étude à la portée de toutes les intelligences, tel est le but que se sont proposé les professeurs, bien convaincus que l'économie de temps est une des conditions les plus favorables dans l'intérêt des classes industrielles et commerciales, appelées surtout à profiter de cet enseignement.

Le prix du cours n'est acquis aux professeurs, qu'autant qu'il sera reconnu que leurs leçons auront profité aux élèves. Ce prix est de 60 fr., qui seront déposés en totalité ou par tiers en l'étude de M<sup>e</sup> HENRY, notaire, place de la Préfecture, n. 7, où l'on peut souscrire-tous les jours, ainsi qu'au bureau du journal *l'Épingle*, rue de la Préfecture, n. 6.

Deux cours seront ouverts à partir de mercredi prochain 20 mai, rue Bât-d'Argent, n. 2 au quatrième; l'un à 5 heures du matin, et l'autre, à huit heures du soir.

Les personnes qui ne seraient pas suffisamment fixées sur le mérite de la méthode, par la séance publique, seront admises à assister aux premières leçons avant de souscrire.

Un cours particulier sera ouvert pour les dames, grande rue Mercière, n. 2, au troisième.

### RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.

ON DEMANDE POUR PREMIER CLERC, à la campagne, un jeune homme capable de diriger une étude en l'absence du notaire.

S'adresser à M<sup>e</sup> Henry, notaire, place de la Préfecture, n. 7, à Lyon.